

toujours sur le qui-vive, se rassemblèrent rapidement. Le maire, un papier à la main, et accompagné de deux gendarmes, s'avança sur le perron. Quand l'auditoire lui parut assez nombreux, il lut à haute voix la dépêche. Louis-Napoléon était empereur, les rouges vaincus, leurs chefs en fuite, et le gouvernement réprimerait par la force toute tentative de désordre. Un collier enleva la vieille affiche républicaine et placarda la dépêche sur le poteau. — Vive la république ! crièrent deux ou trois voix. — Vive l'Empereur, vive la paix, vive l'ordre ! répondit la foule en s'éparpillant joyeusement.

— Oh ! ne vous réjouissez pas encore, tas d'imbéciles et de crétins, murmura Antoine, pâle de fureur. — A eux la soirée, lui dis-je, à nous la nuit. — A nous la nuit, répondirent les autres conjurés, et chacun courut rassembler ses hommes. Le rendez-vous général était dans un bois voisin.

Vers deux heures du matin j'entrais dans le village, le bonnet rouge en tête ; près de moi Antoine portait le drapeau : tout était calme, silencieux, et enveloppé de ténèbres. Seule, la première maison de Roncières était éclairée. Quelques bouts de chandelle brûlaient encore aux fenêtres. C'était le mazet de George, ce mazet où j'avais été si bien reçu, dans lequel Henriette m'avait été fiancée. — Voilà un nid d'aristos, me dit à voix basse l'instituteur. — Ils ont voulu éclairer notre enterrement, tout à l'heure l'illumination sera plus brillante, répondis-je sur le même ton, c'est moi qui m'en charge. — Nous étions arrivés à la maison où dormaient les deux gendarmes : avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense, ils furent pris et baillonnés, nous prîmes leurs armes et leurs munitions, et nous coupâmes les jarrets de leurs chevaux. Quelques coups de haches suffirent pour enfoncer la porte de l'église. Deux hommes s'élançèrent au clocher pour sonner le tocsin ; d'autres coururent à la cure, espérant y trouver de l'argent et des papiers ; mais le curé, obligé de s'absenter pour trois jours, avait si bien cachés registres et vases sacrés, qu'ils ne purent rien trouver. A la mairie nous ne trouvâmes pas d'argent non plus ; les meubles furent mis en pièces annoncelés avec les papiers, et la maison incendiée. Ce fut notre premier acte de justice. A la lueur de l'incendie, au son lugubre de la cloche, les villageois, éveillés en sursaut, s'élançaient hors de leurs demeures, croyant que le feu avaient pris accidentellement quelque part ; mais quand ils virent des hommes armés courant par les rues, ce ne fut plus que cris et confusion. Les femmes échevelées appelaient leur maris, entraînaient leurs enfants et fuyaient sans savoir où ; les hommes s'armaient de fourches, de haches et de leurs terribles faux. Des coups de fusils éclataient çà et là, une pluie d'étincelles s'échappait de la maison en feu, et les reflets rougeâtres de l'incendie éclairaient cette scène lugubre. Bientôt à l'autre extrémité du village, un hangar rempli de paille s'enflamma comme une torche, enveloppant d'un nuage de flammes et de fumée une maison blanche et coquette, la maison de Georges ; j'avais tenu ma parole, je m'étais vengé. Debout au milieu du jardin, je regardais mon œuvre avec une joie féroce. Tout à coup la porte s'ouvrit et sur le seuil parut un homme accompagné d'une femme à demi nue, portant un enfant sur son sein. Il lança sur moi un regard terrible, rentra vivement et repart un fusil à la main. Je me jetai de côté, mais j'avais affaire au plus habile tireur du pays ; une balle siffla à mes oreilles. J'épaulai ma carabine pour riposter, un second éclair jaillit, mon arme échappa de mes mains, j'avais le visage, la poitrine et les bras criblés de plomb ; le sang m'aveuglait, ma tête tournait, je tombai étourdi. Il aurait alors pu m'écraser comme un insecte venimeux, sans doute il me trouva assez puni ou bien pensa-t-il à Henriette. Au bout de quelques minutes, je me relevai, et, puisant de l'énergie dans le danger, je ramassai ma carabine et courus rejoindre mes camarades : ils étaient déjà hors du village et s'étaient jetés en désordre dans les bois d'oliviers pour éviter la poursuite des paysans exaspérés. Nous y bivaguâmes sans feu malgré une bise froide et pénétrante sous laquelle nous dûmes attendre le matin ; et dès qu'il commença à faire jour, nous nous éloignâmes en toute hâte ; ma blessure et notre échec m'avaient rendu furieux. Plusieurs déserteurs avaient profité de la nuit pour nous abandonner, ceux qui restaient étaient découragés et abattus. L'arrivée de plusieurs bandes rendit à nos hommes toute leur ardeur et porta leur nombre à cinq ou six cents. Sûrs que nous ne rencontrerions pas de troupes régulières, nous

nous dirigeâmes en toute hâte vers le chef-lieu du canton ; toutes les portes se fermaient à notre approche : les gens aisés cachaient ce qu'ils avaient de plus précieux et fuyaient épouvantés. Une armée ennemie aurait causé moins de terreur. Quelques gendarmes seulement essayèrent de résister dans le bourg, mais la partie était trop inégale et c'est à peine s'ils purent échapper de leur caserne incendiée. Les habitants les sauvèrent, un seul surpris au moment où il escaladait un mur, fut impitoyablement massacré. Notre butin fut assez considérable, nous trouvâmes quelques milliers de francs dans la caisse, des armes et des munitions.

Quelques maisons particulières furent saccagées sans pitié, et les caves surtout. Nous brûlâmes les papiers, sans oublier le livre d'écron de la prison dont nous forçâmes les portes pour rendre à la liberté quelques frères qui se hâtèrent de nous prêter leur concours pour notre œuvre de pillage et d'incendie. Antoine fut assez habile pour se faire confier la garde de l'argent qui devait être partagé après la victoire, et sut malgré les précautions se faire une bonne part. D'autres bandes agissaient dans les diverses parties du département. Ce n'était que désordre et confusion. Quelques lettres de Paris nous encourageaient : suivant nos correspondants, la France entière était soulevée, et l'armée, battue et désorganisée, fuyait de toute part. Les républicains sont toujours braves quand ils croient n'avoir rien à craindre. Nous fûmes conseil, et il fut décidé que sans plus tarder nous marcherions sur Draguignan. Là nous trouverions de l'argent en abondance, des ressources de toute sorte, mais il était urgent d'arriver les premiers. Il y a peu à ramasser là où une bande rouge a déjà passé. Notre victoire avait ranimé toutes les espérances, les troupes plus faibles du voisinage et bon nombre de pillards isolés vinrent se joindre à nous et grossir notre armée, comme nous l'appelions. Un ancien sergent, dégradé pour son inconduite, et qui avait fait deux ans bagne, fut élu général. Il me choisit pour son aide de camp, au grand déplaisir de l'instituteur qui prétendait avoir à ce grade plus de droit que moi. Depuis trois jours à peine, nous agissions pour la régénération du pays, et déjà nous nous détestions ; si nous eussions réussi, la guerre aurait bien vite recommencé entre nous, nous n'en eûmes pas le temps. Quatre jours après notre prise d'armée, nous n'étions plus qu'à quelques lieues de Draguignan, toujours vainqueurs parce que nous n'avions pas rencontré d'ennemis ; nous nous croyions invincibles. Au nombre d'environ deux cents, nous marchions fièrement drapeau flottant et hurlant la *Marseillaise* avec l'enthousiasme d'hommes sûrs d'emporter la ville et de régler les destinées de notre pays. Pauvre France ! si elle fût tombé entre nos mains ! Une chaîne de montagnes boisées nous séparait encore de notre but : un étroit défilé conduit à la plaine ; bien sûrs que personne n'oserait nous en défendre le passage, nous nous y engageâmes avec une imprudence qui faisait peu d'honneur aux talents stratégiques de notre général. Un bois épais couvrait la colline des deux côtés et dominait le chemin creux qui par une pente rapide descendait vers les prairies. En arrivant au bont, nous découvrîmes devant nous à l'horizon la ville, objet de notre convoitise, mais entre elle et nous à quelques centaines de pas un escadron de chasseurs envoyés contre nous. Cette vue nous surprit désagréablement ; nous n'avions rien à craindre de la cavalerie tant que nous resterions dans la montagne, puis ils n'étaient pas plus d'une centaine d'hommes. Nous fîmes halte au pied de la montagne pour déployer nos forces. Ils ne bougèrent pas. Nous ne savions plus quel parti prendre :

Avancer n'était pas sûr, reculer c'était s'avouer vaincus. Un lieutenant des chasseurs, voyant notre indécision, arriva sur nous au galop. — Quel est le chef de cette troupe, cria-t-il quand il fut à vingt mètres. Le sergent Cœur d'acier, notre général, s'avança hors des rangs. — C'est vous qui commandez ici, demanda l'officier. — Oui, citoyen. — Ordonnez à vos hommes de mettre bas les armes et de se rendre. — Pour être fusillés ? — Vous aurez la vie sauve. — Qui en répond ? — Le chef d'escadron.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.